

GOLSHIFTEH FARAHANI

L'INSOUMISE

POUR AVOIR FROISSÉ LA FASHION POLICE D'AHMADINEJAD, LA JEUNE ACTRICE IRANIENNE A ÉTÉ CONTRAINTE À L'EXIL. RENCONTRE AVEC UNE SPÉCIALISTE DU CLOSE-UP COMBAT.

Par Perrine Sabbat / Photo Taghi Naderzad pour Grazia

En 2008, lors de la première du film de Ridley Scott, *Mensonges d'Etat*, elle ose défiler tête nue sur un tapis rouge. Elle ne l'avait jamais fait auparavant, et cela provoque l'ire du guide suprême. Mais il en fallait plus pour enchaîner celle que son pays surnomme « la Mère d'Iran ». L'an dernier, alors qu'elle est prénommée au César du meilleur espoir féminin, elle laisse apparaître un sein sur la photo officielle.

Aujourd'hui exilée en France, elle tourne un peu partout. Le 20 février, on la verra dans *Syngué Sabour - Pierre de patience*, l'adaptation attendue du Goncourt 2008 par son auteur, Atiq Rahimi, et elle

démarrera en mai le tournage du prochain Christopher Thompson. En attendant, elle interprète une pièce en persan à Los Angeles, face à un acteur iranien de 80 ans, exilé lui aussi : « J'ai 29 ans, je trouvais très fort que deux générations en exil se retrouvent sur la même scène. »

A votre manière, vous continuez à vous battre, comme les femmes en Egypte ou en Tunisie. Quel regard portez-vous sur tous ces mouvements ?

Je ne me considère pas comme une porte-parole de la rébellion féminine. Mon combat est plus global, c'est pour les femmes bien sûr, mais surtout pour l'injustice en général. Disons qu'on a chacune nos armes et qu'on fait avancer les choses. J'essaie, en tout cas.

Vous avez été courageuse de fuir votre pays...

Je ne trouve pas. En Iran, la pression de la société et de la religion est si forte qu'il n'y a pas de place pour l'individu. Pendant douze ans, j'ai toujours respecté la tradition, je portais le voile. Alors, quand je l'ai enlevé, je savais que ça provoquerait un tsunami. Idem pour l'histoire des Césars, je savais qu'après un tel acte, je ne pourrais plus jamais retourner en Iran. Je me suis demandé si c'était juste ou pas. J'ai décidé que oui.

C'est difficile d'être une actrice en Iran ?

Quand je suis retournée en Iran après *Mensonges d'Etat*, j'ai subi sept mois d'interrogatoire par les services secrets iraniens. Je faisais partie de la liste noire, ils m'ont confisqué mon passeport. Ils ne voulaient pas que « leur » actrice travaille pour les Américains. Oui, en Iran, si tu écris « actrice » sur des papiers officiels, ils le barrent. Quand tu es actrice, tu n'es rien.

Quelles sont les conséquences de votre exil ?

C'est à la fois une force et une douleur énorme. C'est comme la mort. Quand j'ai compris que Victor Hugo avait été en exil la moitié de sa vie, ça m'a touchée.

Qu'est-ce qui vous plaît ici ?

Pour la première fois, j'apprécie d'être une femme. Avant, je me comportais comme un garçon manqué parce que je pensais qu'être une femme m'empêchait d'avancer. Ici, j'ai découvert que c'est le contraire. Les femmes ont un pouvoir énorme.

Avant même de devenir célèbre, vous aviez conscience de la nécessité d'une rébellion ?

Oui, je crois. J'ai toujours joué avec le feu. A 14 ans, je me suis rasé la tête. Et tous les films que j'ai tournés étaient une critique sociale de l'Iran. Si je n'essaie pas de changer les choses, qui va le faire ? Et si on me tire dessus pour ça, j'aurai ouvert le chemin pour les autres.

Si Ahmadinejad s'en va, vous retournez en Iran ?

Ce n'est pas lui le problème. C'est le système, le guide suprême. Ahmadinejad, c'est la partie immergée de l'iceberg. Mais bien sûr, si un jour des portes s'ouvrent, j'y retournerai.

Syngué Sabour - Pierre de patience d'Atiq Rahimi, en salle le 20 février.



Blouson en cuir,
Balenciaga
par Nicolas
Ghesquière.
Robe en soie,
Isabel Marant.

Stylisme
Deborah Afshani
Coiffure
Richard Collins
Mise en beauté
Hee Soo